

Hippolyte-Auguste Marinoni, l'un des fondateurs de la presse moderne (1823-1904)

Éric Le Ray, Ph. D.

Volume 51, numéro 2, avril-juin 2005

Les métiers du livre au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030096ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030096ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Le Ray, É. (2005). Hippolyte-Auguste Marinoni, l'un des fondateurs de la presse moderne (1823-1904). *Documentation et bibliothèques*, 51(2), 151-157.
<https://doi.org/10.7202/1030096ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Hippolyte-Auguste Marinoni, l'un des fondateurs de la presse moderne (1823-1904)

ÉRIC LE RAY, PH. D.

Stagiaire postdoctoral à la Chaire canadienne en histoire du livre et de l'édition de l'Université de Sherbrooke
leraycelte7@sympatico.ca



« Travailler, c'est toute la vie; vivre au milieu des siens, employer utilement sa fortune, faire le bien, être agréable à ses amis, c'est tout le plaisir, je me tiens pour heureux. »

Hippolyte-Auguste Marinoni

**ENTREPRENEUR, INNOVATEUR,
CONSTRUCTEUR DE MACHINES À IMPRIMER,
PATRON DE PRESSE ET HOMME D'INFLUENCE**

HIPPOLYTE-AUGUSTE MARINONI, naît à Paris en 1823. Il obtient un brevet de tourneur-mécanicien en 1837. L'année suivante, il entre chez Pierre-Alexandre Gaveaux (1782-1844), avec qui il créa la première presse à réaction française en 1847. Entre 1850 et 1851, Marinoni participe aux premiers essais concluants de la rotative à bobine et à cliché stéréotypique cylindrique de Jacob Worms pour la presse périodique. Une première mondiale! En 1872, Marinoni livre au journal *La Liberté* une des premières « machines cylindriques à papier continu » de France après celle de Jacob Worms. À partir de 1882, il prend la tête du *Petit Journal* et devient une sorte de « Napoléon de la presse » — comme l'ont surnommé les journalistes américains en 1890 — qui marquera jusqu'à nos jours le monde de l'information et de la presse occidentales. Il va peser aussi de tout son poids pour faire du *Petit Journal* un média à la fois de masse et de progrès en s'efforçant d'intéresser le plus grand nombre aux questions d'intérêt général et aux enjeux, pour la France, de la Revanche ainsi qu'aux valeurs de la III^e République.

**L'ENFANCE ET L'APPRENTISSAGE
DE MARINONI CHEZ LES GAVEAUX**

Marinoni part en apprentissage en 1835. Il portera pendant toute sa jeunesse, et une bonne partie de sa vie, la cote bleue de l'ouvrier : « À 12 ans, je fus mis en apprentissage à Paris et fis des composteurs que mon patron m'envoyait vendre. » C'est, semble-t-il, dans les ateliers du constructeur parisien Antiq que Marinoni obtiendra son brevet de tourneur-mécanicien, le 20 octobre 1837, après plus de deux ans d'apprentissage. Il intègre la société de Pierre Alexandre Gaveaux (1782-1844) à partir de 1838. « [...] je suis entré chez Gaveaux, un fabricant de presses à bras, les seules dont on se servait alors, et j'ai appris à faire les machines à imprimer ». De nature volontaire et tenace, Marinoni développe dès l'âge de 15 ans une idée fixe. Il ne supporte pas de

voir que les mécaniques, et les presses à imprimer en particulier, soient vendues uniquement par l'Angleterre. Il rêve de créer des machines qui pourront détruire ce monopole, un sentiment d'ailleurs partagé par d'autres entrepreneurs français dans beaucoup d'autres secteurs industriels.

LES RÉALISATIONS DE MARINONI (1847-1885)

Vers 1848, le tirage de *La Presse* est passé de 10 000 à 22 000 exemplaires. Émile de Girardini lui ayant demandé de réfléchir à l'amélioration de sa capacité de tirage, Marinoni met alors sur châssis (en collaboration avec son patron Alexandre-Yves Gaveaux) une nouvelle presse dite à réaction (à retraitement), à quatre cylindres (brevet n° 7585). Elle deviendra, jusqu'à l'arrivée de la rotative, la machine de tradition française la plus répandue pour l'impression de la presse quotidienne. En 1849, Marinoni s'associe avec le mécanicien Charles-Hyacinthe-Joseph Baillet et, le 7 novembre, tous deux déposent un brevet d'une durée de 15 ans pour une machine à imprimer : c'est le premier brevet où apparaît le nom de Marinoni en association avec quelqu'un. Ce sera aussi, pour Marinoni, la première récompense obtenue à une exposition. Les deux associés obtiendront en effet pour leur nouvelle machine la médaille de bronze à l'Exposition industrielle de Paris de 1849. Marinoni innove encore en créant, toujours avec Charles Baillet, l'année suivante, une des premières machines à plier les journaux au monde. Cette machine sera brevetée le 7 janvier 1850 (brevet n° 9339, au nom de Charles Baillet). Les Anglais adopteront rapidement cette innovation, mais pas les Français.

PREMIERS ESSAIS DE ROTATIVE À CYLINDRE ET PAPIER CONTINU DE JACOB WORMS

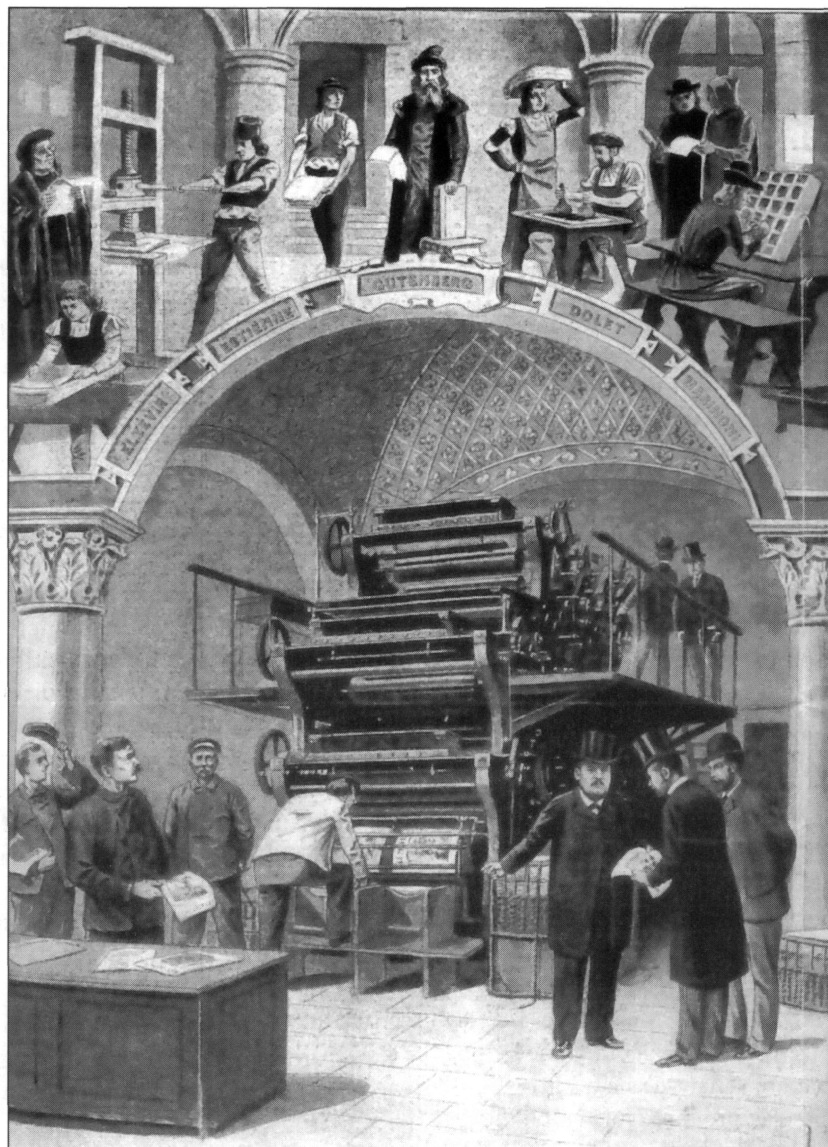
Une invention fondamentale du XIX^e siècle sur laquelle réfléchit l'Anglais William Nicholson dès 1790 concerne « *la technologie du cylindre et celle de l'intégration fonctionnelle de la machine avec son environnement* ». La monarchie de Juillet fut une période propice à la création en matière de presse, même si cette période fut très courte. Les décrets du gouvernement provisoire : suppression du timbre le 4 mars 1848, suspension du cautionnement et suppression de la censure des dessins le 6 mars et libération de l'attribution des annonces légales du 8 mars « *accompagnèrent plus qu'ils ne provoquèrent la multiplication des nouveaux journaux à Paris et en province* ».

Les travaux d'innovation technique s'orientèrent dans le sens de l'intégration du cylindre rotatif pour l'impression, une innovation révolutionnaire qui fut initiée, en France, par Émile de Girardin, dès 1828,

pour son journal *Le Voleur* ou pour *La Presse* à partir de 1836, afin d'avoir des moyens de production plus puissants, plus rapides que tous ceux alors en usage. Il lui fallait mieux encore : « [...] *une machine d'où l'on puisse faire jaillir les feuilles comme l'eau jaillit d'une source* ». Mais avec la seconde République finissante on retourne progressivement à un régime de surveillance. Les journées de juin 1848 provoquèrent par étapes un retour à un système de contrainte et à une diminution massive du nombre de journaux et de la diffusion de la presse : état de siège (24 juin 1848 puis 9 août 1849), rétablissement du cautionnement (9 août 1848), réglementation du colportage (double autorisation pour le colporteur et pour sa marchandise, 27 juillet 1849), rétablissement du timbre (16 juillet 1850, accompagné de sa confusion avec la taxe postale pour les abonnements servis hors de la ville d'édition). Dans le même temps, entre le 17 février 1850 et le 26 juin 1851, Marinoni participe, aux côtés d'Henri-Edouard Tresca, polytechnicien, responsable de l'exposition française à Londres en 1851 puis sous-directeur du Conservatoire national des arts et métiers, et de Philippe Eugène-Marie-Claude, ingénieur connu pour ses maquettes pour le CNAM, aux premiers essais concluants de la rotative à bobine et à clichés cylindriques de Jacob Worms. Elle est la première rotative de ce genre au monde ! Sont utilisés des clichés cylindriques du journal *La Presse* pour un tirage de 10 000 exemplaires. Toutefois, le marché n'est pas encore prêt et Jacob Worms, accablé de nombreuses dettes, doit interrompre la mise au point de cette rotative. Les essais seront repris et développés par l'imprimeur Nicolas Serrière, mais surtout par Derriey et Marinoni pour le journal *La Liberté* et *Le Petit Journal*, 15 ans plus tard, après l'entrée en vigueur de la loi postale du 25 juin 1856, qui provoqua le développement d'une presse populaire exonérée de cautionnement, de timbre et de l'obligation de passer par la poste pour être distribuée.

LA PRESSE L'UNIVERSELLE, L'INDISPENSABLE ET LE MOTEUR DE RICHARD LENOIR

Marinoni quitte les Gaveaux en mars 1851 pour fonder une société avec Chevalier et Bourlier. Ils installent cette société au 67 de la rue de Vaugirard. L'année suivante, ils sortent ensemble une nouvelle presse à imprimer, la presse *l'Universelle*. Chevalier, Bourlier et Marinoni seront récompensés en gagnant une médaille de première classe pour cette presse, qu'ils ont fait connaître à l'Exposition de Paris en 1855. En 1857, Marinoni met fin à son association avec Chevalier mais Bourlier et lui vont continuer d'inventer de nouveaux modèles, comme la presse *l'Indispensable*, qu'ils montreront à l'Exposition de Dijon en 1858. Ils y gagnent une médaille d'argent.



La rotative Marinoni, une rotative chromotypographique, créée en 1890 par Jules Michaud (centralien et gendre de Marinoni) pour le supplément illustré du *Petit Journal*... une première mondiale dans la presse populaire occidentale de l'époque!

En 1859, Marinoni a 36 ans et va dissoudre sa société. Il reste seul un temps, puis vers 1860 se lance avec Richard Lenoir dans la fabrication du moteur à air dilaté par la combustion des gaz au moyen de l'électricité en association avec Louis Julien et Auguste Lévêque. Un premier essai sera un échec, car même s'il obtient en 1861, à l'exposition de Metz, une médaille d'argent, Marinoni ne peut maintenir son entreprise à flot et fait faillite. En 1862, il revient à l'univers de la presse. Pour des raisons financières, il décide de s'associer avec François-Noël Chaudré et révolutionne la composition typographique en créant des coins de serrages mécaniques en métal alors qu'ils étaient depuis les origines en bois. L'année 1862 voit aussi l'apparition des presses à pédales, qui viennent d'Amérique par l'intermédiaire de l'Exposition de Londres la même année. S'opposant aux presses à platines classiques verticales, ces nouvelles presses

à pédales vont inspirer la propre presse à pédales de Marinoni — *l'Utile* —, qui verra le jour vers 1879, puis *l'Active*, construite par son gendre Jules Michaud pour la Société Marinoni en 1886. En 1864, Marinoni et Chaudré proposent sur le marché, sans avoir déposé de brevet, un moteur à vapeur dit « inexplosible », grâce auquel ils obtiendront une récompense ainsi qu'une médaille de première classe à Porto (Portugal) la même année. En 1865, Marinoni s'oriente vers l'application de la mécanisation à la lithographie en associant la typographie et la lithographie et propose une nouvelle presse « typo-lithographique ». Cette machine va enfanter la zincographie avec la presse la *Diligente*, construite par Jules Michaud pour la Société Marinoni en 1886. Cette rotative lithographique sur zinc annonce la roto-calco, formulation française qui changera pour devenir celle, plus anglo-saxonne, *d'offset*.

LE TEMPS DE LA ROTATIVE ET DE LA CONSÉCRATION POUR MARINONI

Marinoni dépose en 1866, à la demande de Girardin pour le journal *La Liberté*, un nouveau brevet pour une presse rotative typographique cylindrique avec margeurs dans un premier temps. Il s'inspire, comme Jules Derriey qui déposera un brevet du même type vers 1863, des travaux des Anglais William Nicholson (1790) et sir Rowland Hill (1835) ainsi que de ceux du Français d'origine allemande Jacob Worms (1838), le père de la rotative cylindrique avec cliché stéréotypique pour la presse périodique. Marinoni, séparé de Chaudré, dépose seul son premier brevet pour une presse typographique cylindrique faisant la retraitation le 24 avril 1866 (brevet n° 71339) puis un autre, le 10 mai 1867 (brevet n° 76392) pour une machine typographique cylindrique à six margeurs. Millaud en commandera quatre pour *Le Petit Journal*. Ces deux brevets sont importants car c'est la première utilisation par Marinoni du principe rotatif « cylindre contre cylindre » pour l'impression. C'est aussi la victoire en Occident du cliché cylindrique (stéréotype) grâce à Marinoni, qui s'oppose tout en les perfectionnant en réduisant leur encombrement aux prototypes de presses géantes de l'Américain Richard Hoe (la presse cylindrique horizontale polygonale à caractères mobiles, nommée aussi *type revolving press*), ou à la presse de l'Anglais Augustus Applegath (presse polygonale cylindrique verticale à caractères mobiles).

L'Exposition de 1867 sera pour Marinoni et Derriey, le mécanicien de Hoe en France, le début d'une longue confrontation car chacun, venant d'une tradition différente, y présentera pour la première fois en public les premières rotatives d'origine française. Les lois de 1868 qui suppriment l'autorisation préalable et autorisent tout citoyen à fonder un journal, additionnées aux lois de septembre et d'octobre 1870, qui suppriment le timbre, le cautionnement et les brevets d'imprimeur et de libraire, vont accélérer la libéralisation de la presse et le développement de la rotative. L'extension aux feuilles politiques de la dérogation au monopole postal accordée par la loi de 1856 à leurs homologues non politiques vient renforcer cette libéralisation, en attendant la grande loi de 1881, qui régule encore de nos jours la liberté des médias en France. Le 3 juillet 1872 (brevet n° FR95813), Marinoni déposera un brevet d'invention concernant un système de presse cylindrique faisant de la retraitation et fonctionnant avec du papier continu et muni de receveurs mécaniques. En novembre 1872, Marinoni livre, encore pour le journal *La Liberté*, une des premières « machines cylindriques à papier continu » de France. Il est en concurrence avec Jules Derriey, qui, au cours des premiers jours de 1873, en construit une pour le journal *Le Petit Moniteur* de Paul Dalloz. Marinoni en installe dans le même temps cinq pour *Le Petit Journal*.

Marinoni devient le symbole de la tradition française qui se fonde sur l'utilisation du cliché stéréotypique à partir des travaux de Jean-Baptiste Genoux et de Jacob Worms. Ce faisant, l'inventeur français permet à ce principe technique d'accéder enfin à un stade de production et d'utilisation industrielle de niveau international. Un principe retenu par l'ensemble des constructeurs à travers le monde et qui reste valable au XXI^e siècle. C'est ce que Marinoni va apporter à la rotative et au monde occidental, à défaut d'en avoir inventé le procédé. Grâce à lui et conformément au rêve patriotique de son adolescence, la France occupera le premier rang mondial dans la construction des machines typographiques, avant de laisser la place à l'Allemagne et aux États-Unis. En 1873, Marinoni obtiendra à Vienne une médaille de progrès pour sa rotative et, sur décret du président de la République française, en 1875, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur, puis officier en 1884 alors que le jury international de l'exposition d'Amsterdam lui décernera un diplôme d'honneur, la plus haute récompense. En 1877, le succès l'oblige à déménager au 92-96 de la rue d'Assas afin d'y installer un plus grand atelier et son nouveau siège social (actuel emplacement de l'Université d'Assas et de l'Institut français de presse). Il agrandira son atelier en doublant son espace en 1881. Il sera fait commandeur de la Légion d'honneur en 1886. Marinoni reçoit ces récompenses à titre de constructeur de machines.

UTILISATION DE L'ÉNERGIE SOLAIRE ET INVENTION DE LA ROTATIVE CHROMO-TYPOGRAPHIQUE POUR LA PRESSE QUOTIDIENNE

Deux ingénieurs français, Augustin Mouchot et Abel Pifre, construisirent une machine solaire qu'ils présentèrent d'abord en Algérie, vers 1879, puis au Jardin des Tuileries, en 1882, à Paris, avec la complicité de Marinoni et de Jules Michaud. Marinoni, dans les Jardins des Tuileries, à l'occasion de la « Fête de la jeunesse » organisée au profit des écoles, se prêta à l'idée d'utiliser le solaire pour actionner l'une de ses machines, force qualifiée par la presse spécialisée de l'époque comme le « chauffeur de Marinoni ». On imprima sur sa presse *l'Utile*, sa presse solaire du moment, un petit journal intitulé *Le Soleil-Journal* que l'on distribua à la foule assemblée. L'idée venant du journal *Le Beaumarchais* obtint un succès complet. Marinoni et Michaud soutiendront ainsi une innovation révolutionnaire en utilisant l'énergie solaire, une nouvelle source d'énergie, pour faire fonctionner une de ses presses, une énergie en concurrence à l'époque avec une autre énergie récente, l'électricité.

Jules Michaud va jouer aussi un rôle central dans la poursuite du développement de la rotative en France en multipliant les modèles, notamment

pour l'imprimerie du *Petit Journal*, gérée par l'autre gendre de Marinoni, Marie Désiré Cassigneul (1835-1906), depuis 1867. Michaud lui permettra en particulier d'imprimer avec de la couleur son supplément illustré à partir de 1890 en créant une rotative chromotypographique afin de répondre à la concurrence montante du *Petit Parisien*. Cette nouvelle rotative couleur marque le début de la quatrième génération de presse illustrée en Europe.

La première génération de magazines illustrés, venant d'une tradition initiée par la Society for the diffusion of useful knowledge, née à Londres en 1832 diffusant essentiellement de la « connaissance utile ». La rotative, et cette rotative en particulier, s'apparente à une vraie révolution, équivalente à celle de la naissance de l'imprimerie en Corée ou en Allemagne. Cette presse va symboliser le passage du règne de l'image interdite ou censurée, où « la critique de la faculté de juger portait une spiritualité ennemie des images », au règne absolu de l'image dans une société qui se démocratise et devient beaucoup plus pluraliste. C'est une première dans le monde de la presse occidentale, avec un tirage qui dépasse le million d'exemplaires grâce aux 11 rotatives de Marinoni. Un tirage et une imprimerie uniques dans le monde, à l'époque, d'après les Américains, qui appelaient Marinoni le « Napoléon de la presse » et qui viendront, comme de nombreux patrons de presse dans le monde, s'inspirer de ses nombreuses innovations.

LE « NAPOLÉON DE LA PRESSE » DEVIENT « LE QUATRIÈME POUVOIR » DE LA III^E RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Marinoni, appuyé de son gendre Cassigneul, développe le pôle presse de son empire en construction. Il crée en 1869 *Le Bon Journal* puis, en 1871, les journaux *L'Espérance* et *La Revanche*. Il rachète à Hyppolite de Villemessant, en 1874, l'imprimerie du *Figaro*, l'autre fleuron de la presse française au moment de son installation dans la rue Drouot. Marinoni va y installer ses rotatives. Il a aussi de nombreuses participations dans différents journaux comme dans le journal *Le Jour*, mais le joyau de son groupe de presse reste *Le Petit Journal*. Dans la séance du 1^{er} mai 1882, les membres du conseil d'administration de la Société d'exploitation et de la Société anonyme du *Petit Journal* nomment à l'unanimité Marinoni président des deux sociétés. Il restera directeur politique, littéraire, industriel et financier du *Petit Journal* jusqu'à la disparition, en 1884, de la société d'exploitation, tout en restant président du conseil d'administration du *Petit Journal*. S'inscrivant dans une perspective patriotique de reconquête, et peut-être aussi de revanche depuis la guerre de 1870 contre les Prussiens, et après s'être battu contre l'impérialisme anglais, Marinoni va lancer *Le Petit Journal* dans une campagne de soutien au progrès en permettant « une promotion des milieux

modestes à une culture de masse, sous-produit d'une culture d'élite, simplifié, sur tout le territoire français et sous toutes ses formes ».

ENTRE SOLIDARITÉ ET INNOVATION, MARINONI DEVIENT L'APÔTRE DE LA LOCOMOTION DE L'AVENIR

En 1884, Marinoni va orienter ses premières actions vers les actes de solidarité en poussant le syndicat de la presse parisienne à créer une fête de la presse pour fonder une Caisse des victimes du devoir. Pendant cette même année, il crée aussi, le 15 juin 1884, la première édition d'un supplément littéraire et illustré du *Petit Journal*, ce qui permet à ce dernier d'augmenter régulièrement son tirage et le nombre de ses lecteurs. Néanmoins, pour aller au bout des ambitions de Marinoni, le *Petit Journal* a besoin de se rénover car la place y manque. Dans un premier temps, on augmente d'une colonne par page la surface disponible pour les articles. On pense aussi sérieusement à changer le matériel d'impression, ce qui sera fait vers 1886 afin de pouvoir tirer 900 000 exemplaires du *Petit Journal* en 2 heures environ, à raison de 40 000 exemplaires l'heure, pour chaque rotative installée dans l'imprimerie, sur les 11 que compte *Le Petit Journal*. L'année 1886 est aussi celle de la création d'une nouvelle Fête des fleurs destinée à fournir de l'argent à la Caisse des victimes du devoir. Marinoni veut également encourager la recherche, sur des thèmes comme la locomotion mécanique sans chevaux, individuelle ou collective. Passionné par ce sujet qui va révolutionner le monde occidental, il devient l'apôtre de la locomotion de l'avenir. Il va être aidé en cela par un journaliste de talent, Pierre Giffard, qui a pour nom de plume Jean Sans Terre.

À la suite des recherches sur le télégraphe et le téléphone, le nouveau phonographe d'Edison est présenté à Marinoni en 1889 dans les locaux du *Petit Journal*. Il organise une communication avec un de ses correspondants de Londres, Georges Petilleau, pour publier sa lettre parlée, un article phonographié au-delà de la mer. Ce sera la première fois qu'un journal publiera un article de ce genre, réalisé en lien avec un cylindre parlant. Une autre action de solidarité, qui en annonce bien d'autres, Marinoni, vers 1890, veut que *Le Petit Journal* soit un intermédiaire utile entre les pauvres désorientés et les associations charitables de Paris. Il fonde à cet effet une Caisse du secours immédiat dont les fonds envoyés par les lecteurs seront gérés par l'administration du *Petit Journal*.

Après le succès remporté auprès des lecteurs du *Petit Journal* par la première grande course cycliste sur route, entre Bordeaux et Paris sur un itinéraire de 572 kilomètres du 23 au 24 mai 1891, Marinoni va charger Pierre Giffard, rédacteur en chef au *Petit Journal*, d'organiser un événement plus provocant

pour soutenir l'intérêt de son lectorat sur une plus longue période. Marinoni veut développer et populariser l'invention de la bicyclette en organisant la plus grande course sur 1 200 kilomètres en vélocipède (vélo ou bicyclette). L'itinéraire choisi avec Pierre Giffard sera Paris-Brest-Paris sur la route nationale n° 12, en juin 1891. Giffard veut une course populaire, une course qui se présente comme l'ancêtre de l'actuel Tour de France à vélo. L'objectif pour Marinoni est aussi de provoquer un progrès chez les fabricants et de développer une concurrence avec le chemin de fer et la marche à pied, plus couramment utilisés pour les déplacements à l'époque. Au même moment, Édouard (1859-1940) et André Michelin (1853-1931), respectivement licencié en droit et centralien, améliorent le pneu de l'Écossais Dunlop en inventant en 1891 le pneumatique démontable, dans lequel la chambre à air est indépendante du pneumatique. Ils veulent profiter de la course Paris-Brest-Paris pour équiper le vélo de l'un des concurrents, Charles Terron. Ce dernier remporte la course avec huit heures d'avance sur ses poursuivants. Il vient de parcourir sans dormir 1 198 kilomètres en 2 jours, 23 heures et 26 minutes avec un vélo équipé des nouveaux pneus Michelin, une innovation que Michelin va vouloir transposer à l'automobile. Dans le même temps, Armand Peugeot, après avoir fait des essais en 1889 avec un moteur mù par la vapeur, produit en avril 1891 sa première automobile à moteur à essence, fabriquée en quatre exemplaires, après s'être associé avec René Panhard, centralien, et Émile Levassor. Armand Peugeot réussit à convaincre Pierre Giffard et Hippolyte Auguste Marinoni de laisser une Peugeot suivre la grande course cycliste Paris-Brest-Paris. Il veut, lui aussi, comme Édouard et André Michelin, bénéficier de la publicité faite à la course cycliste Paris-Brest-Paris pour faire connaître son automobile. Il a donc l'idée d'y participer avec un vis-à-vis de type 3.

LA MINE AUX MINEURS DE MARINONI, LA COURONNE CIVIQUE ET LA VOITURE À PÉTROLE

En 1891, Marinoni est confronté au socialisme expérimental par le biais d'une utopie industrielle et sociale nouvelle. Il s'agit du principe d'autogestion, qui dans les mines aboutit à la création d'un syndicat de la « Mine aux Mineurs » et au rachat de la mine de Monthieux par ses propres mineurs, à qui Marinoni donnera 50 000 francs. En 1892, Marinoni organise un concours pédestre pour le mois de juin. Il s'agit de faire 500 kilomètres à pied sur l'itinéraire Paris-Belfort. Pour toutes ces initiatives, la Société d'encouragement au bien offrit à Marinoni trois couronnes civiques, la plus haute récompense de son arsenal de décorations. Associant son goût personnel pour la mécanique et la préoccupation des professionnels du commerce, Marinoni décide d'organiser, après la course Paris-

Brest-Paris en vélo, un concours de voitures à vapeur ou à pétrole qu'il veut organiser pour 1894. Ce sera la première épreuve organisée dans le monde confrontant les différentes sources d'énergie : vapeur, pétrole, électricité, avant la course Paris-Bordeaux-Paris et celle organisée sur le continent américain par le journal *Chicago Times-Herald*, toute deux en 1895.

Dans le même temps, Marinoni va soutenir le projet de création d'une bicyclette à pétrole d'après les recherches de l'ingénieur munochois Wolfmuller. Le résultat de cette course est surtout la victoire du pétrole sur la vapeur ou l'électricité. En 1895, Marinoni et *Le Petit Journal* organiseront un second concours de voitures sans chevaux sur l'itinéraire Paris-Bordeaux-Paris au mois de juin, avec un départ d'une autre course prévue à Versailles le 11 du même mois à 14 heures. En décembre 1895, Marinoni participe à la création de l'Automobile Club de France, dont le président est le comte de Dion.

Tous ces concours intéressent surtout les hommes. Marinoni et son conseil d'administration essaient cependant de diversifier leur clientèle en s'orientant vers les femmes puis vers le monde agricole en fondant le journal *L'Agriculture moderne* et le journal *La Mode du Petit Journal*. Marinoni organise aussi des concours de romans et des bourses de voyages du *Petit Journal* pour les adolescents pauvres mais bons étudiants. Il soutiendra aussi le télégraphe sans fil, le téléphone, la musique et les arts en devenant un des administrateurs de l'Opéra Garnier à la fin de sa vie.

MARINONI ET L'AFFAIRE DREYFUS

La position du *Petit Journal* dans l'affaire Dreyfus va être exacerbée par une biographie mensongère et diffamatoire sur François Zola, le père d'Émile Zola, écrite par Ernest Judet le 23 mai 1898, intitulée « Zola, père et fils ». Le 25 mai, Judet, sous l'autorité de Marinoni, écrit un second article : « Zola le récidiviste ». Le 28 mai, Zola répond à Judet dans *L'Aurore* avec l'article « Mon père ». Il assigne, le 20 juillet, Judet et Marinoni devant la neuvième chambre du Tribunal correctionnel pour avoir diffamé son père, François Zola.

Entre-temps, le 18 juillet, lors d'une comparution de Zola devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise, une nouvelle condamnation à un an de prison et à 3 000 francs d'amende oblige Zola à partir pour Londres afin que le jugement ne puisse par lui être signifié et devenir ainsi exécutoire. Au matin, Judet publie dans *Le Petit Journal* deux lettres du colonel Combe comme preuves décisives des malversations qui auraient été commises par François Zola. Le 20 juillet au matin, Marinoni se présente dans les couloirs de la neuvième chambre accompagné de son gendre Désiré Cassigneul, administrateur délégué du *Petit Journal*, et de leur secrétaire particulier, Ossudé. Judet les rejoint avec Lasseur, gérant du *Petit Journal*, et leur avocat,

M^e Déroulède, qui va les défendre contre l'avocat de Zola, M^e Labori, dans l'affaire Zola contre *Le Petit Journal* ou Zola contre Judet-Marinoni-Lasseur. M^e Labori demande aussitôt le renvoi de la séance à une quinzaine de jours car il a « préparé le départ de M. Zola » et n'a donc pas pu préparer la défense de son client. Cette affirmation a le don de faire rire toute la salle. L'avocat de Judet et de Marinoni refuse ce renvoi dans un premier temps puis l'acceptent dans un second afin de vérifier si le président du tribunal, Richard, est compétent. Marinoni et Judet quitteront la salle sous les cris de « Vive Le Petit Journal! Vive Marinoni! Vive Judet! » Mal leur en prit car, le 3 août, le tribunal, composé de Puget, président, et de Dauga et Chéreau, juges, rend un jugement condamnant Ernest Judet à verser 2 000 francs d'amende, Marinoni 500 francs et Lasseur 500 francs, et tous les trois solidairement 5 000 francs de dommages et intérêts. Judet est condamné pour ses articles diffamatoires des 23 et 25 mai. La lecture de ce jugement est saluée elle aussi du cri de : « Vive Le Petit Journal! » poussé par la foule des assistants. Le jugement est aussitôt frappé d'appel. Zola dépose aussi contre Judet ce même jour une accusation en usage de faux dans son article du 18 juillet. Une ordonnance de non-lieu sera prononcée à l'encontre de cette plainte par M^e Flory, juge d'instruction, le 30 octobre 1898.

La mort de Félix Faure, adversaire déterminé de Dreyfus, va permettre que la révision du procès avance enfin plus vite. Zola n'en a pas pour autant fini avec Ernest Judet et *Le Petit Journal*. Le 23 janvier 1900, l'écrivain publie le premier de trois articles sur son père dans *L'Aurore*. Le second est publié le 24 janvier et le troisième le 31 janvier. Zola est alors à son tour poursuivi par Judet, qui l'accuse d'usage de faux. Zola sera là aussi acquitté, mais il mourra le 29 septembre 1902 sans avoir pu voir la cour de cassation casser, sans renvoi, le verdict de Rennes et la réhabilitation de Dreyfus le 12 juillet 1906.

LA MORT DE MARINONI

Le quotidien commence à voir reculer ses bénéfices dès l'exercice de l'année 1900 et à perdre du terrain face à la concurrence des journaux de province, des journaux à cinq centimes et du *Petit Parisien*. Ce dernier va développer une plus grande modération politique que *Le Petit Journal* face à un lectorat populaire majoritairement républicain, notamment dans l'affaire Dreyfus (son tirage commence à dépasser celui du *Petit Journal*).

Une nouvelle imprimerie est construite en 1901 pour *Le Petit Journal* sur les terrains de la cité Cadet, dans le prolongement de la rue Lafayette. Le conseil

d'administration, le 10 juin 1901, renouvelle son contrat avec Marinoni, à qui appartiennent les 11 rotatives de l'imprimerie. Marinoni propose alors un nouveau contrat d'impression au conseil d'administration, dont il est toujours le président. Tout d'abord, une baisse de 100 000 francs par rapport au dernier contrat, puis, à l'expiration du contrat, prorogé pour 10 années, tout le matériel de composition, de clichage et d'impression, chaudières, machines motrices, machines à imprimer et outillage accessoire resteront la propriété de la société du *Petit Journal*.

En 1901, *Le Petit Journal* continue à perdre de l'argent. Son conseil d'administration veut contre-attaquer en installant 14 nouvelles rotatives *Marinoni* pour imprimer et plier un journal à six pages. C'est chose faite le 2 janvier 1902 pour *Le Petit Journal*, qui possède, d'après le conseil d'administration, la plus grande imprimerie du monde grâce à Jules Michaud et à Marinoni. Cet investissement semble toutefois venir trop tard. D'après le rapport du conseil d'administration du *Petit Journal* en 1902, le tirage du journal est resté supérieur à 900 000 exemplaires pendant la semaine et à un million le dimanche. Mais déjà une concurrence nouvelle a été tentée par des journaux que l'on a décidé de faire paraître tous les jours, non plus à six pages, mais à huit pages. Une mesure de rétorsion est alors prise par le conseil d'administration du *Petit Journal* interdisant la présence de ces journaux dans ses dépôts, agences et sous-dépôts, dont l'organisation représente plusieurs années d'efforts et tant d'argent dépensé. Le conseil d'administration du *Petit Journal* a donc fait pression sur ses dépositaires et sous-dépositaires en les menaçant de les remplacer s'ils continuaient à se charger de la vente des journaux à cinq centimes paraissant à plus de six pages.

Signe des temps, Marinoni, au mois de septembre 1902, décide de démissionner de son poste de président du conseil d'administration à cause de problèmes pulmonaires chronique liés à sa tuberculose. En 1903, les bénéfices ne cessent de baisser car les coûts de papier et d'investissement n'ont pas cessé d'augmenter. D'après le conseil d'administration réuni en 1904, le tirage du *Petit Journal* est de 1 100 000 exemplaires avec une moyenne annuelle d'un million. Dans le même temps, le conseil annonce la mort de Marinoni, qui n'a pas survécu à sa dernière crise de tuberculose et est mort le 7 janvier 1904 à Paris à l'âge de 81 ans.

Il existe une rue Marinoni à Paris, près des Invalides, ainsi qu'un boulevard et une petite place avec une statue de Marinoni à Beaulieu-sur-Mer. Cependant, sauf chez certains gens de métier, le nom d'Hippolyte-Auguste Marinoni a disparu des esprits comme des dictionnaires. ☉